

Il ébréçait un sabre, il en faisait une scie; cela leur était indifférent.

Au dehors on entendait le va-et-vient des bandits. De temps à autre, l'un d'eux entraît, venait passer sa main sur le cou des suppliciés, riait et s'en allait. Un autre variait la plaisanterie : il armait un pistolet, l'appuyait sur la tempe de l'un des prisonniers, faisait tomber le chien sur la cheminée nue et s'en allait en riant.

Mais que peuvent les simulacres de la mort sur des gens qui la désirent? que peut la peur sur des corps dont l'âme est partie?

Ils attendaient, ils étaient résignés.

XI

UN NÉGRIER DU XIX^e SIÈCLE

Il était environ huit heures du matin. Un nègre venait d'entrer dans le cachot; il ôta la partie supérieure du joug qui retenait le cou de Henri, il fit de même pour Paul, pour von Ruff et pour Albéric. Il les prit dans ses bras, les uns après les autres, pendant que le guide coupait les cordes qui venaient du plafond, les souleva, et vint les déposer au soleil, contre des poteaux auxquels il les attacha, après les avoir fait asseoir.

Ils restèrent là environ une demi-heure, pendant laquelle on leur ingurgita lentement des cordiaux; ce fut un nouveau martyre.

Ils reposaient quand ils virent s'avancer vers eux un homme, vêtu avec splendeur d'un costume oriental.

Un immense turban de soie écru lui abritait la tête, une veste de velours rouge chamarrée d'or, laissait voir une chemise de satin blanc, une ceinture damassée de mille rayures de couleurs vives et variées à l'infini, lui entourait la taille. Un *serwale* (pantalon arabe) de soie verte bouffait autour de ses jambes, dont la partie inférieure était chaussée de babouches de marocain rouge et or. Cet homme était noir de cheveux et de barbe. C'était bien un seigneur arabe.

Cependant il vint aux captifs, et, s'inclinant devant eux, il leur dit en français :

— Messieurs, mes chers seigneurs, veuillez m'excuser si...

Trois cris sortirent, furieux, de la bouche des prisonniers, trois soubresauts suivirent ces cris, puis trois imprécations :

— Calao! le lâche! l'assassin! s'écria Paul.

— Calao! fit Henri.

— Criquet lança un Hôo anglais, fortement allongé.

— Si, je me suis fait un peu attendre, continua l'Arabe, mais j'étais retenu et ne pouvais vous donner un instant. Un courrier est venu m'avertir de certaines circonstances qui me forcent même à m'éloigner sans retard; nous partirons demain soir.



• ILS NE POUVAIENT QUE SE TENIR A GENOUX. (P. 79.)

— Qu'as-tu fait de ma pauvre sœur? bandit! s'écria Paul.

— Mademoiselle Catherine est en bonne santé. Elle est ici, dans le meilleur de mes appartements, l'objet d'égards extraordinaires.

— Va! raille, voleur, mon mépris pour toi est au-dessus de tout ce que je puis t'exprimer.

Henri, blême et froid, réfléchissait.

— Honte de l'humanité, s'écria Paul, lâche voleur de femme ! Je te maudis.

— Pourquoi retenez-vous mademoiselle Catherine prisonnière ? demanda Henri.

— Je crois avoir eu l'honneur de le dire à Monsieur son frère. Je la destine à un roi négre.

— Esclave ?

— Oui.

— Vous avez vendu cette femme ?

Paul avait fait un effort tellement violent que les cordes qui le retenaient entrèrent profondément dans ses chairs. Un cri de rage lui déchira la gorge.

— J'ai vendu cette femme à Louma, roi d'un grand pays au delà du Lounoula, à Louala.

— Vendue ! Oh ! négrier infâme, rugit Paul hors de lui.

— Qu'y a-t-il d'infâme à vendre ce que d'autres achètent ? Figurez-vous bien, chers messieurs, que si je ne pouvais vendre mes marchandises, je cesserais mon commerce.

— Infecte bandit !

— Vous êtes négrier, dit Henri, c'est un métier hors nature, vous le savez, vous avez le cynisme de vous en glorifier, vous êtes un être innommable. Les lois de la Nature vous sont inconnues, je vous souhaite de tomber un jour entre les mains d'un croiseur qui vous fera prompt justice.

— Oh Henri ! ne parlez pas ainsi à cette brute, s'écria Paul. Il affecte ici un calme ignoble, mais il se cache lâchement pour perpétrer ses crimes.

— Oh, pas autant que vous semblez le croire ! Chaque année, j'expédie plus de dix mille noirs, et mes concurrents portent à vingt ou vingt cinq mille le nombre d'esclaves qui sont envoyés annuellement hors de l'Afrique. Je ne parle bien entendu que des environs des lacs Nyassa, Moéro et Bangwelo, la partie de territoire située entre Iki, Katemo et Robiza étant hors de mon champ d'opérations habituelles. Donc si nous nous cachons, c'est fort peu, car vous conviendrez qu'il serait impossible de faire voyager une cinquantaine de mille hommes sans être aperçu.

— Vous avez vendu Catherine, quel bénéfice en aurez-vous ? demanda Henri dont la voix sifflait.

— C'est toute une affaire, je cède mademoiselle Catherine, richement

habillée, contre cent négresses de douze à seize ans, bien formées et exemptes de défauts. En décomptant les frais de nourriture, transport, pertes, etc., je compte sur un bénéfice net de dix mille francs.

— Je vous offre vingt fois cette somme pour la liberté de mademoiselle Catherine.

— Deux cent mille francs ? non ; car outre ce premier marché avec Louma, j'en ai un autre. En même livraison de mademoiselle Catherine je donne à Louma : cent bouteilles d'alcool ordinaire, dix fusils, trois pièces de coton et une boîte à musique ; en échange du droit, primo : de disposer de son aimée comme auxiliaire à la mienne ; secundo : de ravager les villages circonvoisins et tertio : le dépôt, sous garde du dit Louma, des noirs qui me gênaient pendant ma récolte.

— Je vous offre un million pour la liberté de mademoiselle Catherine, fit Henri.

— Un million ! pour sa liberté, sans la vôtre, bien entendu ?

— Fixez vous même notre rançon.

— Un autre million !

— Un million ?

— Pour chacun de vous.

— Je ne possède pas plus d'un million.

— Et où faudrait-il livrer la femme ?

— Dans une ville d'Europe à votre choix, la somme vous sera payée de telle manière que vous le désirerez.

— Et vous marieriez la jeune fille, vous y auriez bénéfice. Et puis par vengeance vous me feriez arrêter.

— Quoique mon désir de vengeance soit inouï, je vous jure de ne chercher ni à vous tuer ni à vous livrer à la justice.

— Quelle garantie ai-je de cela ?

— Je le jure.

— Sur parole ? mauvaise affaire.

— Je vous écrirai telle déclaration que vous me dicterez.

— Non ; toutes réflexions faites, je refuse l'affaire. Je ferai de telle sorte que ma cargaison soit bonne et fructueuse. J'y avais déjà pensé, mademoiselle Catherine me servira à plusieurs mains, je la vendrai à Louma, qui n'en prendra, comme des autres marchandises, livraison qu'après expertise et essai concluant.

Paul, à ces mots, eut un accès de rage indescriptible, mais les cordes le paralysaient complètement au poteau. Le négrier continuait comme s'il eut été à un comptoir d'épicier.

— Donc, après livraison, je ferai voler M^{lle} Catherine à Louma et j'irai jusqu'à Iki la vendre à un roi qui m'a demandé aussi une blanche ; je ramasserai tout ce que je trouverai en route, je ferai une très belle affaire.

— Vous n'êtes pas Arabe, négrier ! vous en prenez le costume, mais vous n'en avez ni les mœurs, ni même le langage.

— Je parle correctement l'arabe ; pourquoi cette remarque ?

— L'Arabe est brave, vous ne l'êtes point ; l'Arabe n'est pas féroce, vous l'êtes ; l'Arabe est noble, courageux, vous n'avez rien de tout cela, vous êtes un renégat du monde, un lâche et une bête féroce.

— Je m'étonne de votre subite colère, Monsieur, vous avez été jusqu'à présent convenable, pourquoi ne continuez-vous pas ?

— Parce que je vous insulte, espérant trouver en vous un reste de cœur qui vous fera souvenir que l'homme insulté se bat avec son insulteur.

— Ça ! rugit Paul, avec un accent de mépris inouï, ça ! se battre ! oh ! Il essaya de cracher au visage du brigand.

— Oh ! répondit Calao, vous vous méprenez étrangement sur votre situation, monsieur ; vous n'êtes pas ici un homme, vous êtes un esclave, donc une marchandise.

— Infâme ! fit Henri, ne trouvant pas de mot plus fort.

— Quand une marchandise est avariée, impropre à la vente, on la jette, reprit Calao d'un ton presque souriant ; quand je me trouve dans l'impossibilité de transporter ou de me défaire, avec bénédiction, de mes noirs, je préfère les tuer que de leur donner la liberté, car en les laissant vivre, non seulement je perds entièrement mon argent, mais j'aide mes concurrents, en leur laissant la besogne à moitié faite.

— Je t'ai vu à cette besogne, assassin ! hurla Paul.

— Mon cher monsieur, ce que j'ai fait à votre égard est une nécessité de mon métier. Il faut que tous ceux qui m'abordent sachent pertinemment que la vie d'un homme ne me coûte rien.

— Peut-on être plus froidement féroce ! s'écria von Ruff.

— Oui, répondit très posément Calao, tuer ne me suffit pas. J'ai autour de moi quatre-vingts hommes, ce sont des renégats de toutes les nations. Un des plus doux a été votre guide, lui n'est que voleur ; il a été contrebandier maltais, matelot anglais, soldat égyptien, domestique du consulat français au Caire, caravanier au Soudan, et finalement négrier avec moi. Il habite Quilao où il est mon agent, il

me renseigne et quelquefois m'amène de la marchandise, toujours par le même chemin que vous avez suivi, le plus long, et me fait prévenir par une autre route. Je suis donc forcé, non pas de tuer pour me faire craindre, mais d'être dur, cruel. Je fais souffrir par nécessité, ne croyez pas que je trouve du plaisir à cela, j'y suis trop habitué. Si je laissais ramollir mes soldats, croyez-vous qu'ils seraient capables de conduire un seul chapelet de nègres? Croyez-vous qu'ils sauraient les faire marcher quand ils ne savent plus ou ne veulent plus?

— Ça n'est pas un homme! s'écria Henri.

— Ainsi vous autres, mes chers messieurs, je ne puis tirer aucun bénéfice, argent, de vous; aussi j'ai décidé de vous faire supplicier. Ce monsieur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, fit-il en désignant von Ruff, sera attaché à un nègre indomptable et antropophage que, depuis huit jours, je tiens ici sans aucune nourriture.

— Oh! exclama von Ruff.

— Mais, pour que le supplice soit plus qu'une simple mise à mort, le nègre sera attaché de telle façon qu'il ne pourra que vous manger le dos.

Un mouvement de chairs grillées se fit dans tout le corps du professeur.

— Monsieur Henri, lui, sera solidement fixé à un arbre, et mes hommes lui enlèveront, à tour de rôle, une bande de peau de la largeur de deux doigts et de longueur à volonté; celui qui enlèvera de la chair avec la peau, recevra trente coups de bâton sur la planche des pieds.

Monsieur Paul, vous serez pendu par les pieds, la tête en bas, à une branche d'arbre éloignée du tronc. Là mes hommes essayeront leur imagination et leurs forces; défense formelle de faire deux fois la même chose et de se dispenser de faire son petit ouvrage. Finalement on fera un petit feu sous votre tête, jusqu'à la cuisson lente mais complète de votre cervelle, qui sera mon déjeuner. J'aime énormément ce plat, c'est dommage qu'il soit si cher.

Quant à Monsieur, dont j'ai pu estimer l'adresse, l'agilité et la ruse, il fera tout simplement la gazelle. C'est un genre de chasse fort amusant, il consiste en ceci : l'homme-gazelle est enfermé dans un cordon circulaire de cavaliers armés de petits bâtons piquants, de tisons de feu, de fers chauds, ou autres objets à la discrétion des chasseurs. Il s'agit, pour les cavaliers, de forcer la gazelle à courir jusqu'à ce qu'elle, c'est-à-dire il, tombe mort.

Vous le voyez, il y a de la variété.

Un silence de mort répondit à cette dernière phrase.

— Vous vous taisez. C'est donc que cela vous est indifférent — et à moi aussi.

Vos supplices dureront juste trois heures, pas une minute de plus; ils finiront une heure avant notre départ, je vous ai fait soigner jusqu'à présent, afin que vous soyez bien en vie; on continuera à vous donner tout ce que vous désirez jusqu'au dernier moment.

En attendant je vais distribuer votre butin.

Le négrier se fit apporter les dépouilles des voyageurs et les examina.

— L'argent? fit-il, votre guide m'en a bien volé la moitié, c'est son bénéfice. Trois mauvais fusils américains, ce n'est pas lourd; quelques ornements de corps, cela peut me servir, je les garde, reste quoi? ce bâton, c'est trop lourd, ce n'est pas convenable.

— N'aurai-je rien? demanda le guide.

— Tiens, cela est pour ta peine, fit le Calao en jetant le bâton au maltais.

Celui-ci ne manifesta aucune émotion et resta à sa place.

— Maintenant allons à nos affaires, ajouta le démon en s'éloignant.

Les voyageurs furent saisis et reconduits à leur casemate où on les coucha liés sur le sol. On ne leur remit pas le joug.

Au moment où ils y rentraient, Calao revint sur ses pas et leur dit :

— A propos, j'ai oublié de vous dire qu'il est parfaitement inutile de corrompre vos gardes. Ils vous voleraient. Et quand bien même ils vous laisseraient évader ils ne vous enverraient pas moins à la mort. Vous êtes ici à cent cinquante lieues de la mer, dont vous ne connaissez pas le chemin; au sud se trouve, à environ dix heures de marche, le lac Nyassa; ce lac est gardé par des hommes à moi, au nord jusqu'à Makapou, Miro, Bomdahou, les villages — qui me sont soumis — et aux habitants desquels je promets aide et protection et même gratification, à condition de me reconduire mes fuyards; de l'autre côté vous avez la forêt vierge où vous trouveriez des squelettes noirs qui ont péri là en s'évadant. Vous avez encore un marais où mes hommes, eux mêmes, ne voudraient pas pénétrer. J'ai bien l'honneur de vous saluer.